

Comptes rendus

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **31 (1943)**

Heft 127

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS

Reallexikon für Antike und Christentum. Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung des Christentums mit der antiken Welt. In Verbindung mit Franz Joseph DÆLGER † und Hans LIETZMANN † und unter besonderer Mitwirkung von Jan Hendrik WASZINK und Leopold WENGER, herausgegeben von Theodor KLAUSER. Leipzig, Verlag Karl W. Hiersemann, 1941 et suiv. Livraisons 1-4. (Prix de la livraison : RM. 5,50 ; fr. 7,70.)

Depuis l'époque où Tertullien demandait « ce qu'il y avait de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Eglise », les historiens n'ont cessé de poser la question des rapports entre le christianisme et la pensée antique. De notre temps, l'école dite de l'histoire des religions s'est vouée à cette étude comparée. Ces recherches, en elles-mêmes compliquées, se sont étendues à mesure que l'on découvrait de nouveaux documents. On ne se contente plus aujourd'hui de confronter le christianisme naissant et la philosophie grecque. On fait intervenir dans le débat « tous les mystères et toute la gnose ».

Seul parmi les courants religieux du monde méditerranéen, le christianisme a résisté au puissant mouvement qui portait les philosophies et les religions à s'unir en un syncrétisme universel, parce qu'il portait en lui des éléments irréductibles à l'unité. L'héritage de la pensée antique nous a été transmis par la seule religion qui, ayant subi incontestablement l'influence de cette pensée, ne s'est jamais confondue avec elle. Ce fait singulier suffit à marquer l'intérêt que suscite le problème des relations entre « Athènes et Jérusalem ». Le problème est d'ailleurs trop vaste et complexe pour qu'un seul homme, même en y consacrant toute une vie de consciencieux labeur, puisse l'embrasser dans tous ses aspects. Il s'agit en effet d'étudier le christianisme et le monde ancien chacun pour eux-mêmes, puis de savoir dans quelle mesure il y a continuité entre la période païenne et la période chrétienne de l'antiquité, et dans quelle mesure on peut affirmer que le christianisme représente un apport nouveau.

Pour donner à ces questions les réponses qu'elles méritent, deux savants allemands de réputation universelle, Franz-Josef Doelger et Hans Lietzmann, ont conçu l'idée et le plan d'un ouvrage collectif, d'une vaste Encyclopédie de l'antiquité et du christianisme, dictionnaire où seraient confrontés la

pensée de l'Église ancienne et les systèmes intellectuels et religieux de l'époque. Annoncé depuis plusieurs années, retardé par les circonstances, le *Reallexikon für Antike und Christentum* a commencé de paraître durant l'été 1941. Quatre fascicules sont aujourd'hui sortis de presse. L'ouvrage entier doit comprendre six volumes du format de la *Religion in Geschichte und Gegenwart*. Doelger était mort avant que l'œuvre fût entrée dans la voie des réalisations ; il y a deux ans, Lietzmann était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter le 25 juin 1942. Aussi la direction de l'entreprise fut-elle confiée, dès le début, au professeur Theodor Klauser, de l'université de Bonn. Mais les noms des deux initiateurs figurent, à bon droit, dans le titre du dictionnaire.

Pratiquement, le *Reallexikon für Antike und Christentum* se présente comme la partie centrale d'un vaste tryptique, dont les deux autres parties sont respectivement la *Realencyclopädie des klassischen Altertums* de Pauly-Wissowa-Kroll, et le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament* de Gerhard Kittel.

Le nouveau dictionnaire — qu'on désigne par l'abréviation : *RAC* — veut être avant tout une œuvre d'information. « Dans l'état actuel de nos connaissances », écrit le professeur Klauser, « il serait prématuré, dans la plupart des cas, de présenter le sujet sous la forme d'une monographie achevée. C'est pourquoi le *Reallexikon für Antike und Christentum* se propose d'offrir avant tout, dans chaque article, une collection de matériaux aussi complète que possible, passée au crible d'une critique aussi objective que possible. On s'abstiendra de tout jugement de valeur ». C'est là, on le voit, la méthode de travail et d'exposition qui avait inspiré Hans Lietzmann et ses collaborateurs dans la rédaction du *Handbuch zum Neuen Testament* et qui a fait de ce manuel non seulement un commentaire à côté de tant d'autres, mais un incomparable répertoire de textes et de renseignements. On ne peut que louer les rédacteurs du *Reallexikon* de s'engager sur une voie parallèle.

Il s'ensuit que le dictionnaire n'est pas l'œuvre d'une école ni d'une tendance. Ses deux initiateurs, Doelger, catholique, et Lietzmann, protestant, avaient décidé, en principe, de confier les différents articles au savant le plus qualifié, quel qu'il fût. C'est pourquoi l'œuvre est interconfessionnelle et internationale. Aux quatre fascicules déjà parus ont collaboré des savants de sept pays européens en dehors de l'Allemagne (Belgique, Bohême, Bulgarie, France, Grèce, Italie, Pays-Bas). Parmi les savants de langue française — dont les articles sont traduits en allemand par la rédaction — il faut citer les professeurs Bernard Botte et Lucien Cerfaux, de Louvain, Pierre de Labriolle et Henri-Charles Puech, de Paris, Gustave Bardy, de Dijon. D'autres encore enverront leur contribution dans la suite.

Cela dit sur l'entreprise en général et l'excellent esprit qui l'anime, indiquons le contenu de quelques articles.

Sous le vocable *Abschiedsreden*, Ethelbert Stauffer étudie les discours d'adieux : 1. dans le monde gréco-romain, 2. dans l'Ancien Testament et

le judaïsme, 3. dans le Nouveau Testament, 4. dans l'Eglise ancienne. Cette division en quatre parties est d'ailleurs commune à la plupart des articles. Le *terminus ad quem* des recherches, dans le dictionnaire, est le VI^e siècle environ, c'est-à-dire l'époque où la doctrine, la liturgie et la discipline chrétiennes sont fixées dans leurs traits essentiels.

Dans le monde gréco-romain, dit Stauffer, les hommes illustres ne quittent pas la vie sans prononcer des discours sur des thèmes variés : la mort, les dieux, les actions de grâce qui leur sont dues. Ils expriment leurs dernières volontés et livrent leur testament politique ou philosophique. Le héros divin ou θεῖος ἄνθρωπος tient les mêmes discours ; de plus, il révèle les secrets de l'univers et parfois apparaît aux vivants après sa mort pour les assurer de sa survie et fonder le culte de sa personne. Dans ce dernier cas, le discours d'adieux est posthume.

Dans l'Ancien Testament, les hommes de Dieu annoncent aussi leur mort ; ils choisissent leur successeur, exhortent le peuple à suivre les commandements de Jahvé, prononcent des malédictions sur leurs ennemis, bénissent au nom de Dieu tout le peuple, en l'assurant que le bonheur est lié à sa fidélité. En un mot, dans l'Ancien Testament, les discours d'adieux développent des vues historiques et eschatologiques.

Dans le Nouveau Testament, les discours d'adieux de Jésus renferment les éléments que l'on trouve partout ailleurs : prédiction de la mort, exhortations, intercessions pour les disciples. Mais le motif central de ces discours : la soumission parfaite du Fils au Père, est inspiré par la christologie évangélique. Les discours d'Etienne et de Paul, dans les Actes, sont conformes aux modèles bibliques. Le discours d'Etienne contient quelque chose de nouveau : la vision des réalités célestes.

Dans l'Eglise chrétienne s'opère une synthèse entre le type hellénistique et le type biblique du discours d'adieux. L'influence grecque s'accuse dans les apparitions des apôtres et des saints qui se livrent à des discours posthumes ; l'influence biblique, dans la vision céleste qui termine les discours des martyrs.

Altar, par Ludwig Ziehen, est le plus long des articles parus jusqu'à présent. Il remplit les colonnes 310 à 354 avec 15 figures dans le texte.

L'*Apatheia*, écrit Pierre de Labriolle, est une notion fondamentale de l'idéal grec tel que les Epicuriens, les Sceptiques, et surtout les Stoïciens l'ont entrevu. Les Latins ont simplement transcrit le terme grec ou l'ont traduit et paraphrasé de façons diverses, qui indiquent comment ils le comprenaient. Ils le rendent par « indolentia » ou « omni animi perturbatione vacare » (Cicéron), par « impatientia » ou « invulnerabilis animus » ou encore « animus extra omnem patientiam positus » (Sénèque). Plus tard saint Jérôme traduira : « imperturbatio », et saint Augustin : « impassibilitas ».

Les notions spécifiquement grecques de πάθος et d'ἀπάθεια sont étrangères au Nouveau Testament, qui n'emploie le mot πάθος que *in malo sensu*

dans les catalogues de vices. La notion d'ἀπάθεια apparaît dans la pensée chrétienne avec Marcion et les apologistes du second siècle formés par l'hellénisme, comme Justin martyr. Les chrétiens font de l'ἀπάθεια d'abord une qualité du Christ glorifié, puis une vertu des chrétiens, enfin la vertu distinctive du chrétien (Clément d'Alexandrie) et spécialement du moine (saint Cyprien).

Cet article est un modèle de la méthode et de l'esprit du *Reallexikon*. Très concis, puisqu'il ne comporte pas plus de deux colonnes, il est très riche de références et d'idées, et vaut autant par ce qu'il suggère que par ce qu'il apporte.

Apokatastasis, nous apprend Christoph Lenz, apparaît : 1. dans l'hellénisme au sens de guérison (langage médical) ; pour les astronomes, le mot désigne la réapparition des mêmes constellations ; pour les Stoïciens, la création nouvelle qui suit la destruction périodique du monde par le feu ; pour les néo-platoniciens, le retour de l'âme dans sa patrie céleste. 2. Le judaïsme emploie rarement ce terme pour parler de l'espérance eschatologique de la venue du monde nouveau succédant au monde présent. 3. Le Nouveau Testament donne au mot le même sens que le judaïsme, mais il précise que le « rétablissement de toutes choses » s'opérera lors du retour du Christ et sera accompagné d'un jugement universel. Le mot est rare, mais on trouve fréquemment la chose sans le mot, en particulier chez Paul. 4. Dans l'Église, les Gnostiques parlent du rétablissement des âmes, et font de ἀποκατάστασις le synonyme de σωτηρία. Origène entend l'expression ἀποκατάστασις πάντων en ce sens absolu, que le Logos finira par conquérir toutes les âmes. A cette idée généreuse, les Pères subséquents ont préféré la doctrine des peines éternelles ou temporaires.

Cet article recouvre presque celui que Albrecht Oepke a écrit sur le même sujet dans le *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*. Cependant, on ne les comparera pas sans intérêt ni profit, surtout là où ils proposent des interprétations différentes d'un même texte, par exemple pour Marc ix, 12.

D'une manière générale, les deux dictionnaires ne font pas double emploi. Sans doute, pour les sujets qu'on peut appeler spécifiquement chrétiens, les articles de *RAC* ne font guère que résumer les développements circonstanciés du *Theologisches Wörterbuch*. Par exemple, les mots *Apocalypsis* et *Apostolos* ont respectivement 6 et 2 colonnes dans *RAC*, et 31 et 41 pages dans le *Theol. Wörterbuch*. Mais en dehors de ces cas exceptionnels, les articles des deux ouvrages se complètent, soit que le même auteur les ait rédigés l'un et l'autre, soit qu'ils aient deux auteurs différents. Ainsi Herrmann Sasse, dans son article Αἰών du *Theologisches Wörterbuch*, consacre deux pages à l'usage non biblique du mot, et onze pages à αἰών dans le Nouveau Testament ; dans *RAC*, la proportion est renversée : huit colonnes sont réservées à l'usage non chrétien (iranisme, hellénisme, Rome, culte de Mithra), deux colonnes à αἰών chez les Gnostiques, et deux colonnes

seulement à αἰών dans le christianisme. Autre exemple : dans le *Theologische Wörterbuch*, Friedrich Buechsel a consacré cinq pages à ἀλληγορεῖν et s'est occupé uniquement des textes du judaïsme et du Nouveau Testament ; dans *RAC*, l'article *Allegorese*, dû à la collaboration de Josephus Calas Joosen et de Jan Hendrik Waszink, remplit dix colonnes ; il traite amplement de l'allégorie chez les Grecs, les Romains et les Juifs, rappelle en quelques lignes que Paul et l'épître aux Hébreux ont fait de l'exégèse allégorique, et passe à l'étude des Pères jusqu'à saint Augustin.

Bref, le *Reallexikon für Antike und Christentum* s'annonce comme une de ces œuvres de tout premier ordre, comparable aux monuments que la science allemande a élevés si nombreux dans le passé. Félicitons les auteurs de l'avoir entreprise malgré la malice des temps et d'avoir recruté leurs collaborateurs sans tenir compte des barrières qui divisent les hommes. Souhaitons surtout que l'œuvre puisse se poursuivre et s'achever, quoiqu'il advienne, dans l'esprit même où elle a été commencée. Cette *Encyclopédie de l'antiquité et du christianisme*, à laquelle travaillent ensemble des hommes dont les patries se haïssent et dont les confessions s'entre-déchirent encore, est une voix qui ne doit pas se taire. Car elle proclame cette parole déjà évangélique de l'Antigone de Sophocle : « Je suis née pour partager l'amour et non la haine ».

Philippe H. MENOUD.

Raymond SIMETERRE, *La théorie socratique de la vertu-science selon les « Mémoires » de Xénophon*. (Textes et études d'histoire de la philosophie. Tome I, fasc. 1), Paris, Téqui, 1938. 78 p.

Ce premier fascicule d'une collection, dont j'ignore le destin actuel, nous offre un choix de textes pris dans Xénophon, accompagnés d'une traduction et groupés autour de ce thème central : la vertu. Des notes fournissent au lecteur nombre de références utiles. Mais les pages les plus intéressantes sont celles où l'auteur reprend après cent autres, et mieux que plusieurs, le problème de la valeur historique de Xénophon. Ses vues tendent à remettre en honneur l'auteur des *Mémoires*, dont l'œuvre témoigne, par ses incohérences mêmes, par l'absence de lien constructif, qu'elle est moins une fiction littéraire qu'une collection de notes livrées telles quelles.

René SCHÆRER.

Victor GOLDSCHMIDT, *Essai sur le « Cratyle »*. Contribution à l'histoire de la pensée de Platon. Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, sciences historiques et philosophiques, fasc. 279 ; série de Guerre. Paris, Champion, 1940 (paru en 1942), 207 p. in-8°.

Peu de dialogues platoniciens opposent à l'interprétation autant de difficultés préalables que le *Cratyle* : flot assourdissant d'étymologies, mélange de sérieux et de plaisanterie, polémique tournée on ne sait contre qui, date de la composition, etc. En face de la diversité décourageante des solutions proposées par les critiques, M. Goldschmidt estime nécessaire que toute apprê-

ciation philosophique du dialogue soit précédée d'une étude historique. Cette méthode lui permet d'assigner à l'ouvrage une place déterminée dans l'évolution de la pensée de Platon et de renouveler les problèmes traditionnels. — Considérant, par exemple, le déploiement de la pensée grecque sous forme d'étymologies, depuis les origines jusqu'à Cratyle, maître de Platon, l'auteur prouve par de minutieuses comparaisons de textes que la partie étymologique contient presque un cours d'histoire de la philosophie : dans une vaste encyclopédie, comparaissent devant le tribunal de la dialectique « tous les sages à la file » (*Théétète* 152e) qui ont soutenu la thèse du flux perpétuel et du relativisme à tendance sceptique. Ailleurs, la « pseudo-question » (p. 144, n. 1) de savoir si Platon est sérieux ou non, s'évanouit devant une exégèse poussée qui met également en lumière les intentions philosophiques de Platon et la subtilité de son art. Enfin, renonçant à voir derrière Cratyle des adversaires imaginaires, l'auteur esquisse le vrai visage du Cratyle historique et montre son influence réelle sur la pensée de Platon. D'un intérêt philosophique plus général, on trouvera dans ce livre un historique de la théorie des Formes (voir surtout l'importante note 2 de la page 81 sur la séparation des Formes), une analyse de l'emploi du paradigme (comparé à l'intuition éidétique des phénoménologues, p. 60, n. 1), une vue sur les origines du concept de l'imitation et sur les rapports de Platon avec le Pythagorisme, étudiés surtout sous le biais de l'évolution religieuse de Platon, etc. Enfin, de nombreuses observations sur les « procédés dialectiques » apparaissent comme les premiers jalons de la thèse que nous annonce l'auteur.

Mais si M. Goldschmidt n'a voulu fournir que « le travail préparatoire à une explication complète et approfondie du *Cratyle* » (p. 4), il n'a pas manqué de souligner à l'occasion l'intérêt actuel du dialogue. (Voir surtout l'introduction historique et le chapitre sur la « portée et signification de la théorie du langage idéal ».) Par une analogie étonnante de l'histoire, notre civilisation semble menacée en effet par toutes les puissances dissolvantes contre lesquelles Platon devait lutter, en recherchant les fondements de la philosophie, de la morale, voire de la politique, alors que le langage, entre les mains des rhéteurs et des sophistes, n'était plus qu'un instrument de virtuosité jouant à vide, complice du mysticisme et de la confusion. Aussi est-il bon pour nous, modernes, de méditer la solution que Platon a proposée à des questions qui, aujourd'hui, se posent aussi angoissantes qu'au IV^e siècle avant notre ère.

HOUANG KIA-TCHENG.

D.-T. SUZUKI, *Essais sur le Bouddhisme Zen*. Premier vol. 1940. Pour la Suisse : chez Delachaux & Niestlé, Neuchâtel.

Signalons l'apparition d'une nouvelle collection « Bouddhisme et jainisme », dirigée par l'infatigable vulgarisateur de la pensée indienne moderne en France, M. Jean Herbert.

La collection débute par une série d'ouvrages qui comprendra dix volumes (le second est sous presse), consacrés au Bouddhisme Zen. On sait que le mot japonais *zen* est la traduction du sanskrit *dhyana*, qui signifie méditation,

illumination. La doctrine zen joua un grand rôle en Extrême-Orient ; son histoire est retracée à la fin du premier volume. M. Herbert s'est assuré la collaboration d'un maître du bouddhisme zen, M. Suzuki, professeur à Kyoto. La traduction de l'ouvrage est due à M. Pierre Sauvageot. M. J. Bacot, chargé de cours de tibétain à l'Ecole des langues orientales, en a écrit la préface.

Tous ceux qui s'occupent d'histoire des religions, et spécialement du bouddhisme, liront cet ouvrage et ceux qui suivront avec intérêt.

Le Locle.

ANDRÉ CHÉDEL.

A TRAVERS LES REVUES

Parmi les études récentes consacrées à la « mystique » (avec ou sans point d'interrogation) de l'apôtre Paul, nous signalons celle de M. Martin Dibelius, parue dans la revue *Eine heilige Kirche*, t. xxii, 1941, n° 1. (tirée à part, sous le titre : *Paulus und die Mystik*, Munich, 1941, 20 p.) Pour M. Dibelius, Paul n'est pas un mystique au sens où N. Sæderblom oppose ce type religieux au type « prophétique ». La théologie paulinienne est une sotériologie historique et eschatologique, non une spéculation sur l'amour divin. Cependant, l'auteur admet que la pensée et l'expérience pauliniennes présentent certains caractères mystiques indéniables (cf. II Cor. III, 18 et IV, 10, par exemple) et que ceux-ci dépendent, pour une part, de la spéculation hellénistique. Mais l'usage que Paul fait de ces données frappe par sa sobriété. Jamais l'auteur de l'épître aux Romains ne tire de ses réflexions ou de ses expériences mystiques aucune conclusion qui lui fasse abandonner le plan de la Révélation historique. Ce qui compte avant tout pour lui, c'est sa vocation d'apôtre. Surtout, dit M. Dibelius, Paul ignore toute mystique de Dieu. Son expérience, comme ses formules théologiques sont exclusivement christocentriques.

* * *

Dans un article riche d'informations historiques autant que de remarques exégétiques, M. Friedrich Büchsel reprend les données essentielles d'un problème qui n'a rien perdu de son intérêt pour l'historien ni pour le théologien, celui du mariage dans le christianisme primitif. (« Die Ehe im Urchristentum dans *Theologische Blätter*, 1942, n° 5). Sait-on que la question de la monogamie dans l'Eglise primitive ne paraît pas tranchée aux yeux de certains historiens ? M. Büchsel n'est pas de cet avis.

* * *